

ce qui lui forme une population de huit cent deux mille deux cent trente-cinq personnes. On fait monter à deux cent mille le nombre des sauvages encore errans dans le Brésil. Peut-être ne serait-il pas impossible de leur faire reconnaître l'autorité de la cour de Lisbonne ; mais ce serait sans beaucoup d'utilité , à moins que des administrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginassent des méthodes qui ont échappé à trois siècles de méditation.

Un moyen plus sûr d'augmenter la masse des productions serait de recevoir, au Brésil, tous les étrangers qui voudraient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglais, Français, Hollandais, dont les plantations sont épuisées ; beaucoup d'Européens qui ont la manie, devenue si commune, de faire promptement fortune, y porteraient leur activité, leur industrie et leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiraient un meilleur esprit dans la colonie, et redonneraient à la race dégénérée des Portugais créoles, un ressort qu'ils ont perdu depuis très-long-temps.

Cet ordre de choses s'établirait, sans blesser aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivières sont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le système a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de sol, sous la condition formelle de le mettre en valeur dans le temps prescrit. En distribuant ces domaines à

ses nouveaux sujets, elle ne dépouillerait pas les anciens, et elle augmenterait ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudrait effacer jusqu'à la moindre trace de l'inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entièrement renoncé à leur raison. Ce serait même peu, si l'on ne diminuait encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques et dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affaiblir l'ascendant que la superstition leur donnait sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infallible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne saurait approuver cette exécration politique. Il serait plus sûr et plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle serait fermée à tous ceux dont le sang aurait été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques et des nègres : cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique : pourquoi continue-t-elle en Amérique ? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses ?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devrait jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, seront, disent-ils, payés par ceux qui réclameront leur ministère. Cette méthode redoublera leur vigilance et leur zèle; leur habileté, pour la conduite des âmes, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude et l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie dont le but ou l'effet augmenterait l'activité du clergé, serait funeste au repos public; et qu'il valait mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oïveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas, ajoutent-ils, que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps et le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un et l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensait du moins un philosophe qui disait à un grand monarque: Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois

qu'il lui convient de les appeler dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, et à leur parler au nom de Dieu; ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est aussi vil devant l'Être des êtres que le dernier esclave; ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les suites naturelles d'un pareil système? De menacer la société de troubles interminables, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance absolue du magistrat; et ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel et les maximes du gouvernement que par cette voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans troubles et sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance de faire le mal.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salulaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse et

monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'âme, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai et le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable et ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes; ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, et la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son admi-

nistration; l'histoire de cette colonie n'en sera plus la satire.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglais. On oublie que la monarchie portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'était agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique et dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il fallait donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvait se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embaras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; et il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée,

xxix.
La cour de
Lisbonne de-
vrait-elle
être arrêtée
dans ses
projets de
réforme par
la crainte
de se
brouiller
avec
l'Angleterre?